

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

A propos du cinéma :

CRITIQUES VS CRITIQUES

Le samedi 30 octobre dernier, se tenait, à l'Institut Pédagogique de Westmount une table ronde dont le sujet était le rôle et les critères de la critique cinématographique.

Cette rencontre organisée par la revue de cinéma Séquences à l'occasion du dixième anniversaire de la dite publication, réunissait autour de la table des critiques et des cinéastes de chez nous. Les critiques : Jean Basile (Le Devoir), Jacob Siskind (The Gazette), Gilles Blain (Séquences). Les cinéastes : Fernand Dansereau, de l'O.N.F., réalisateur de "Le Festin des morts"; Denis Héroux auteur de "Pas de vacances pour les idoles" "Seul ou avec d'autres", "Jusqu'au cou".

Le public eut à déplorer l'absence de Michèle Favreau et d'Alain Pontaut, ces pantifes bien connus des cinéphiles montréalais.

Il revint à M. Siskind l'honneur d'ouvrir le débat. La critique cinématographique, selon lui, part d'un point de vue complètement subjectif. Il nie toute objectivité à l'œil critique, celui-ci se basant

sur sa propre expérience. Le facteur émotif guide à une appréciation toute personnelle. Dès lors, il considère le film comme représentant une forme de l'Art, et y reconnaît trois constituants importants : la forme, le contenu, la technique. Le parallèle qu'il évoque entre le film, le théâtre, l'enregistrement musical existe au niveau d'un changement qui s'opère en nous. Si la modification intérieure ne se produit pas, l'art est absent. Il situe sa critique dans un ordre purement esthétique.

Plus pratique, M. Basile, distingue le critique qui veut devenir réalisateur et le critique pour "la chose elle-même". Les variances (sensibilités, esthétisme) ne devraient converger que vers un point essentiel, le rôle social du cinéma. L'éducation du public, dans notre milieu, voilà la tâche qui incombe aux critiques. L'accent doit être mis sur le cinéma québécois. "Donner au cinéma la place qui lui revient! Susciter des prises de positions! Implantation de cours de cinéma dans les écoles!" Il revient donc au criti-

que d'instaurer dans son milieu un système de valeurs adéquat.

"L'oeuvre ne parle pas, mais c'est son silence qu'il faut laisser entendre", explique M. Blain en troisième orateur. Médium entre l'oeuvre et le public, le critique exploite un triple rôle : par rapport à l'oeuvre, par rapport au créateur, par rapport au public. Le film, cet univers, renferme quantité d'éléments qu'il lui incombe d'approfondir. "La réflexion coïncide avec la profondeur de l'être", c'est en ces termes qu'il exalte l'introspection de l'oeuvre. La part de l'inconscient (l'auteur n'est pas nécessairement conscient de sa portée) peut se refléter dans la technique du créateur qui est un véritable langage et une étape dans la recherche de la vérité. "La critique est d'abord intérieure à la création elle-même et il doit y avoir présence réelle du critique à côté du créateur". Car, par ses jugements, le critique ne cessera à aucun moment de jouer un rôle primordial sur la formation, sur l'évolution d'un auteur: "Influen-



DENIS HEROUX :

"...susciter des oeuvres dans le cinéma canadien..."

ce latente, mais réelle." Au près du public, les approches sont variables et posent des niveaux : journaux, organes de culture, revues spécialisées. La compétence du critique, son jugement esthétique et moral doivent passer du stage de l'information à susciter un intérêt et, de là, à sensibiliser

le public aux formes nouvelles qui s'imposent.

Rodicalement, un cinéaste, M. Dansereau, affirme ne rien attendre du critique, n'y voyant qu'un destructeur et peut être un mal-faisant. Il déplore une pénurie

(Suite en page 3)



JEAN BASILE :

"donner au cinéma la place qui lui revient..."



JACOB SISKIND :

subjectivisme...

dans ce numéro :

■ Corde mal ajustée

page 5

■ De 9 à 5 ou de 5 à 9

page 6

■ Jasmin nous écrit...

page 7

■ R. Benoit à l'U. de M.

page 8

le royaume des pique-assiettes

Nous sommes éditeurs... de romans feuilletons

Il nous est venu à l'esprit l'autre jour une idée comme nous nous flattons souvent d'en avoir : celle de publier chaque semaine des textes littéraires en prose dans *Le Cahier*. Nous voulons par là renouer avec la bonne vieille tradition des romans feuilletons qui fit les délices d'une génération assoiffée de littérature à peu de frais.

Chaque semaine, donc (à partir de quand, on l'ignore), il y aura une demi-page du *Cahier* consacrée à la littérature proprement dite. Nous ne voulons pas de romans-savon à trente épisodes. Des nouvelles en trois ou quatre chapitres nous plairaient davantage. Nous tenons mordicus à ce que les textes aient plus qu'un "épisode" et n'en dépassent pas six, à moins, évidemment, qu'on nous soumette un texte manifestement génial.

"Le feuilleton du *Cahier*" invite les écrivains du campus, les écrivains tout court, et les autres... Faire parvenir les textes (un exemplaire suffit) par la poste (c'est plus sûr) à : *Le Cahier*, re : feuilleton, 2222, Maplewood, chambre 707, Montréal. Les textes qui ne pourront être publiés seront retournés à leurs auteurs.

Dans le même ordre d'idées, nous publierons, vers le mois de mai, un "supplément de création", comme l'an dernier, ouvert cette fois aux écrivains et poètes du campus seulement. Nous en reparlerons.

Départ de M. de Chantal ?

De mauvaises langues (ah ! que ferions-nous sans elles !) répandent ces temps-ci, dans les corridors de la Faculté des Lettres, la rumeur délicieuse voulant que M. de Chantal (René de son prénom), directeur du département d'études françaises à la faculté susdite, quitte son poste dans un avenir rapproché. M. de Chantal donne cette année, sans doute parmi d'autres "cours", une espèce de conversation séparative et ennuyeuse devant porter sur la Pléiade. Voulant à tout prix se débarrasser de ses obligations avant de lever les patte, M. de Chantal a eu la gentillesse exquise d'ajouter une heure supplémentaire à l'horaire

déjà surchargé des étudiants. Ah ! le bon souvenir que le monsieur va laisser...

Nolès en colère

M. Pierre Nolès, compositeur - arrangeur - chef - d'orchestre - interprète - imprésario, n'a pas digéré le choix du jury, au Festival du disque tenu il y a quelques semaines. Et il n'a pas raté une seule occasion de le dire publiquement. Ainsi, lorsque les membres du jury se sont présentés à l'émission "Le coin du disque" (CFTM-TV) pour justifier leur choix devant les journalistes invités, ils ont dû subir une engeulade en règle de la part de M. Nolès, qui avait fait irruption dans le studio (il n'avait évidemment pas été invité). "Ça fait plusieurs années que je suis dans l'industrie du disque; j'ai fait de très bonnes choses... on n'a jamais voulu me reconnaître... vous m'avez boycotté, c'est du parti pris," aurait déclaré M. Nolès, en bousculant (littéralement) tout le monde (y compris, incidemment, M. Claude Gingras).

On a mis M. Nolès à la porte. Et on a recommencé l'émission (qui était enregistrée sur ruban).

Expo des JAMM

Les Jeunes Associés du Musée des Beaux-Arts de Montréal présenteront leur première exposition de peintures et de sculptures, intitulée : "Figuration Autre", jusqu'au 27 novembre prochain. On y montre les œuvres d'artistes tels que Louise Scott, Michelle Bastin, Jean Brodeur, René Laurin, Violaine Goudreau, Denis LeFebvre, Yvan Lafontaine et Yolande Rioux.

Dixit le communiqué : "JAMM essaie cette année de regrouper tous ceux qui ont refusé de se soumettre à la rigueur, au purisme, à la raison et au culte des 'à plat' de l'angle droit et du rond absolu, pour explorer le monde de la passion, de l'élan, du rêve ou de la folie."

C'est tout un programme.

La Folle va sortir

Parce qu'il a dit non à M. De Sève (notre magnat du cinéma canadien), le cinéaste québécois Camil Adam se cherche encore un distributeur pour son film : "La Folle ou les poupées de carton" (principale vedette : Mariette Lévesque). De toute façon, le film est terminé (après deux ans). Les dernières séquences ont été tournées il y a trois semaines.

Et chose (quasi) certaine, la bande sonore du film sera enregistrée par la compagnie "Première" : un 45 tours et, possiblement, un 33 tours. Il y aurait là-dessus la musique originale du film, puis quelques chansons, dont l'une par les Baronets (qui figurent dans le film).

Partance à la Cale

La Cale, boîte à chansons des Loisirs Saint-Barthélémy (7111, rue des Erables) présentera le spectacle de Pierre Calvé, demain, à 8 h. 30 et à 10 h. 30. Pour réservations : Jacques Bourgault (727-7182) ou Jean-Louis Nadeau (728-4714).

A la galerie St-Dilon...

Un peintre montréalais, Leonie Colangelo, lors d'un récent séjour de deux mois en Haïti, présentait aux Haïtiens, 42 dessins de la nature québécoise en ce qu'elle a de plus contrastant avec celle des Tropiques : Laurentides sous la neige, rues de Montréal, scènes d'automne, forêts sous les rafales d'hiver.

Pendant son séjour, Mlle Colangelo s'est documentée sur l'histoire, les moeurs, les danses du peuple haïtien. Et, de son voyage, elle a rapporté 65 dessins, autant de visions d'un pays envoûtant, coloré, mouvant.

Ces dessins sont exposés à la galerie Saint-Dilon, 1474, rue Sainte-Catherine. Jusqu'au 15 novembre.

Les vrais chiffres

Lu dans le "Nouvel Observateur" du 13 octobre dernier : "... Madame Decaris (directrice des cinémas parisiens "la Pagode" et "le Racine"), un bon film, même chez vous, n'attire pas forcément 20,000 spectateurs ? — "Oh non... 'Pour la suite du monde' (de Pierre Ferrault, l'un des premiers longs métrages canadiens) a eu 1,086 spectateurs en une semaine, j'ai dû l'arrêter."

Derrière l'optimisme officiel : les vrais chiffres.

Aurons-nous nos "Que sais-je" ?

Parce qu'elles existent depuis deux ans, les Presses de l'Université de Montréal songeraient à

prendre de l'expansion. Elles ne se contenteraient plus de publier des ouvrages "spécialisés", et se mettraient même à publier des petits volumes traitant de problèmes d'actualité. Dans le genre des "Que sais-je" français. Les auteurs de ces ouvrages-synthèses seraient évidemment des professeurs de l'U. de M.

C'est pour mieux te brûler mon enfant

Des gros méchants ont brûlé le "Quartier Latin" la semaine dernière. C'est rassurant en un certain sens : on peut vraiment se prendre pour Jeanne d'Arc maintenant. Mais hélas, hélas, (que les pleureuses s'en sont tiré les cheveux) notre *Cahier* lui aussi, était du bûcher. Il était présent dans ses douze pages ! On nous avait enfin permis de dépasser les huit pages, et voilà qu'on brûle le premier symbole de notre mégalomanie consentie et assumée !

La réimpression clandestine du "Quartier Latin" distribué vendredi dernier, n'inséra que 2,000 *Cahiers* sur les 5,000 exemplaires de la "deuxième édition". Ce qui nous attrista beaucoup. Ceux qui n'ont donc pu lire notre *Cahier* de la semaine dernière, devons se consoler sur celui-ci, de huit pages seulement...

La Boulée

Lancement, le 15 novembre prochain, d'un journal (mensuel) entièrement consacré aux chansonniers québécois : "La Boulée". Pas de yé-yé, uniquement des chansonniers. La formule ayant déjà fait ses preuves aux États-Unis (les "song books" et les "folk magazines"), nul doute qu'elle obtiendra beaucoup de succès chez nous. Ce sera une sorte de consécration de la valeur et de la popularité des chansonniers d'ici. Nous attendons le premier numéro avec impatience.

Pirhana-instant

Entendu... lors du lancement Rumilly ("Quel monde !"), un juge (respectable) dire à un curé (bien connu) : "Je vous le dis, moi : c'est 'Le Devoir' et pis 'Cité Libre' qui ont démocratisé le Québec..."

CRITIQUES VS CRITIQUES

(Suite de la première page)



FERNAND DANSEREAU :
"...le critique peut me faire du mal..."

de critique à Montréal. (Ne pourrait-on lui objecter, comme le fit M. Basile, que ceci va de pair avec le nombre réduit de cinéastes?) Le rôle du critique, selon lui, consiste à aider le public à chercher ce qu'il aime, et selon l'image que le public se fait de l'art. L'approche du public guide le créateur et donc, le critique devrait modifier ses interprétations en fonction de ce principe. "Plus les sujets touchent le public, plus ils intéressent".

De son côté, M. Héroux, cinéaste indépendant, ne se priva pas de qualifier les critiques de "Pontifes" dans tout le sens péjoratif de l'expression. Il ne nie point cependant le rôle d'arbitre du critique. Il reconnaît un affrontement créateur-critique, celui-ci ayant toujours rempli le rôle de "bouc émissaire". S'il n'est pas nécessaire pour juger une oeuvre d'être capable de la

faire, il ne conçoit pas néanmoins que le critique puisse connaître l'oeuvre comme son créateur. Evidemment, l'interprétation étant basée sur des schèmes culturels totalement différents des siens. Il termine en insistant sur la fonction de théoricien du critique qui peut et même doit susciter les oeuvres dans le cinéma canadien.

Ce qu'il faut retenir d'une telle variété de conceptions quant à l'orientation de la critique cinématographique, c'est l'attitude psychologique, l'aspect subjectif qui s'oppose à l'universalisme d'un bon nombre d'oeuvres. La critique, comme le cinéma, reste ouverte, libre de cadres rigides qui la cloisonneraient, exempte de toute contrainte normative et qui laisse la voie dégagée à un examen didactique du septième art.

Henri FRICKX



... Pontife en Concile ...

PIQUE-ASSIETTES ... (suite)

Au Menu

Les amateurs des arts et des lettres sont généralement de fins gourmets. Voilà pourquoi ils accueilleront avec plaisir la troisième édition montréalaise de la revue "Menu", lancée la semaine dernière à grandes renforts de publicité, de vin et de boustifaille.

Dans cette troisième édition, plus volumineuse et plus intéressante que les précédentes (la revue compte maintenant 100 pages), on trouve les menus de 32 grands restaurants de la métropole, et de huit (...) de la vieille capitale.

Festival de monstres

Bonne nouvelle pour ceux qui aiment les belles choses monstrueuses: "Les Brutes" sont en ville. A la Casa Loma (ils sont là depuis le 1er novembre). Les Brutes, c'est le chanteur de charme, beau et séduisant, à la voix magnifique, qui interprète les plus grands succès d'hier et d'aujourd'hui. Malheureusement, il est entouré d'un chœur terrible, un quatuor qui empêche toute projection et démolit tous les efforts que fournit l'interprète pour se gagner la sympathie du public. C'est bon effrayant ...

Jean Basile jaloux ?

Le metteur en scène de L'effet Glapien de Jacques Audi- bert, Yvan Canuel, aurait découvert le pourquoi de la critique acerbé et foncièrement malhonnête de M. Jean Basile (pontife pontificalement pontifiant) dans

un de ses derniers textes au Devoir. M. Basile aurait eu la prétention de présenter l'an dernier une pièce de théâtre de son propre cru aux dirigeants de l'Egrégoire et ceux-ci l'auraient rejetée.

Bizarre, n'est-ce pas? Surtout après les critiques élogieuses que M. Basile faisait l'an dernier des mises en scènes d'Yvan Canuel.

Au cinéma Vendôme

Le nouveau cinéma de la Place Victoria compte six cents (600) places et est doté d'un équipement moderne de premier ordre pour assurer aux spectateurs le plus grand confort et une projection de qualité exceptionnelle.

Pour l'ouverture officielle de cette nouvelle salle le 5 novembre, la direction du cinéma Vendôme a réservé au public montréalais l'extraordinaire film d'Alex Joffé "PAS QUESTION LE SAMEDI", qui a déjà à son crédit plus de 500,000 entrées en exclusivité à Paris.

Le sujet traité dans "PAS QUESTION LE SAMEDI" est celui d'un chef d'orchestre israélien qui laisse à sa mort une fortune colossale. Si cinq de ses enfants ne se font pas connaître dans un délai de trente jours en compagnie d'une épouse, c'est la ville de Jérusalem qui en héritera.

La semaine prochaine, Le Cahier présentera une appréciation de l'allure du nouveau cinéma, du film à l'affiche, et de la fresque de Frédéric Back sur l'histoire du cinéma.

bas les pontifes!

Les pontifes se portent bien!

Le journal Le Devoir, ou son principal animateur Jean Basile, a publié samedi dernier un supplément littéraire épatant. Une de ces choses qu'on voudrait voir se répéter plus qu'une ou deux fois par année. On y trouve des textes de presque toute "l'élite littéraire" de notre milieu. Un document à conserver.

Très bien, cette enquête sur le rôle de la critique. Les textes de création, fatalement inégaux (ce n'est pas un reproche) demeurent chacun un témoignage intéressant sur la vitalité de notre litté-

rature. Le texte de Gilles Vigneault nous semble toutefois un peu trop "ré-daction française". Les "études" sont intéressantes et apportent quelques fois d'heureuses lumières sur des sujets injustement négligés. Jean Ethier-Blais signe un texte intéressant.

La présentation est excellente; on regrette un peu cependant la grosseur un peu ... épaisse du caractère d'imprimerie de certains titres ("Le Mannequin", "Faut-il miser sur le joual", "Visitation").

Une suggestion: que Le Devoir répète l'expérience (toutes proportions gardées) à chaque samedi. Ce serait extraordinaire.

Avis à notre distinguée clientèle du

PETIT BAL

Samedi le 6 novembre, il n'y aura pas de Petit Bal afin de permettre au N.T.U. la représentation de leurs pièces. Nos activités reprendront samedi le 13 novembre avec le Petit Bal Italien.

Pierre Létourneau : une gageure gagnée

Le risque était grand et Pierre Létourneau lui-même ne se cachait pas pour l'avouer. Au soir de la première, à la Comédie-Canadienne, tout le monde craignait d'être témoin d'un échec; on se voyait déjà obligé de trouver des excuses, de dire, si rien n'avait marché, que le public n'avait rien compris.

Mais non. Pierre Létourneau a réussi. Et c'est important. Avec le mince public auditeur de chansonnier, il est même étonnant que plus de deux ou trois auteurs-compositeurs puissent retenir l'attention des milliers de gens pendant quelques jours. Pendant quatre soirées, Létourneau a permis au public de juger son spectacle; et le public a applaudi.

Il est très difficile, en fait, de comprendre l'étrange communication qu'il réussit à établir avec le spectateur. Létourneau est presque timide. C'est peut-être grâce à cette timidité qui le force à être simple qu'il gagne si facilement la sympathie du public. Il n'y a pas de recherches poussées et obscures dans ce qu'il fait. Les textes de ses chansons sont beaux, la musique peut en être douce sans être pleurnicharde, forte sans être violente. Létourneau garde la

mesure. Il sait ce qu'il peut se permettre et ne tente pas d'aller au-delà.

Le même phénomène se reproduit avec sa mise en scène. On se souvient de la très célèbre bévée de Monique Leyrac à la Place des Arts. Pierre Létourneau n'a pas fait cette erreur. Pas d'éclat dans ses éclairages mais uniquement un élément essentiel à la compréhension de la chanson. Tout s'agence bien et donne un ensemble tout à fait acceptable.

Les gestes qui miment ses chansons sont très étudiés. En particulier dans "Grand-père est un yéyé" où ils redonnent à la chanson une dimension toute différente. Ces mouvements saccadés de la main qui s'élève sans cesse, ce geste du pied croisé, ce sourire qui semble en charmer plus d'une, font de lui un interprète original qui ne semble pas avoir cherché ailleurs des éléments de mise en scène mais qui, au contraire, a puisé dans la matière même de ses chansons pour en dégager tout l'aspect scénique véritable. Et ici Létourneau en tire tout ce qu'il peut. "1940" et "La chanson du vrai bonheur" sont, à ce point de vue, deux réussites.

D'ailleurs, dans son spectacle, se sont surtout les chansons satiriques qui "accrochent". Létourneau y est plus agile, plus captivant. Mais dans ses autres compositions, il se révèle tout aussi personnel. La douceur de ses rythmes, la poésie de ses paroles lui permettent de vivre ses chansons, de faire de chacune d'elles une oeuvre complète grâce à l'interprétation personnelle qu'il en donne.

Il faut noter aussi l'excellent travail accompli par Paul Baillargeon, François Cousineau et leurs musiciens. Leur accompagnement est bien fait et tout à fait justifié par les chansons. Entre autre la guitare donne une allure de merveilleux à certaines chansons, "Terre vague", par exemple.

Pierre Létourneau a donc franchi une nouvelle étape. Et si le métier qu'il acquiert par ses représentations offre des signes d'évolution aussi évidente que celle qui se produit du début à la fin de son spectacle où "Mathieu" est véritablement la meilleure interprétation de la soirée parce qu'il y a donné ce qu'il pouvait. Pierre Létourneau ira vraisemblablement très loin.

Jean BELANGER



(Photo : Serge Frculx)



Les disciples du Zirmate présenteront un de leurs derniers spectacles cette année, au "Patriote", les 11 et 13 novembre, à 10 h. du soir. Percussion et musique électronique : Jean Sauvageau; poésie infra : Claude Péléquin; luminosité graphique : Serge Lemoyne; expression zirmatique : Pierre Cornolier; projection biologique : Gilles Chartier.

Consécration de Fernand Gignac

L'homme au teint vert qui ne porte pas encore de masque aura l'audace de se produire à la Place des Arts.

Il y chantera son dernier succès : la chanson d'Orphée, qui convient si bien à son allure de bon vivant.

A mal entendre sans regarder.

Une Corde au Cou mal ajustée

LA CORDE AU COU — Film canadien. Production, réalisation, mise en scène de Pierre Patry. Scénario de Claude Jasmin et Pierre Patry. Photographie de Jean Roy. Equipe technique de coopération. Avec Guy Godin, André Lachapelle, Henri Norbert, Denise Pellerin, Marique Sirais, Jean Dupont, Roland D'Amour.

La transposition d'un roman en film est toujours une entreprise assez périlleuse, les structures de l'un n'étant pas nécessairement les structures de l'autre. Pour ses trois dernières productions, l'équipe Coopératio a décidé de travailler ainsi : deux romans de Jasmin et un de Langevin sont portés à l'écran. Il nous a été donné de voir *La Corde au Cou*.

Ce premier résultat est loin d'être satisfaisant. Et c'était pourtant un bon roman. Je ne sais dans quel esprit travaille Coopératio, quelle est leur conception du cinéma, mais je me désole à voir les résultats. Déjà *Trouble-Fête* et *Cain* avaient manifestement déçu. En décidant de prendre un roman déjà construit, Patry a sans doute pensé qu'il éliminait ainsi le terrible problème du scénario. Mais il s'est trouvé multiplié.

La Corde au Cou est une série de "flash-back". Ces retours en arrière nous semblaient né-

cessaires, dans le roman, pour pouvoir cerner le personnage de Léo, pour établir des rapports entre ses présents comportements et les traumatismes de son enfance et de son adolescence. Les multiples présences qui surgissent dans sa tête nous montrent comment Léo cherche la liberté et la pureté à travers ses crimes. Mais comme le film est pauvre à nous faire voir cet état de situations !

Chacun des "flash-back" est mal construit, mal rapporté. On revoit Léo à 15 ans, à 20 ans, mais on n'apprend rien de plus, on y cherche vainement un sens. Chaque présence nous semble inutile, purement gratuite. Micheline par exemple. Son apparition n'est pas expliquée, son départ, encore moins. De toute l'importance que Jasmin lui avait donnée, il ne reste que 5 minutes d'images assez belles (sur le pont) qui ne disent absolument rien. Quand les moments de mémoire sont explicités, ils prennent un air mièvre, faux, qui engluent presque, et enlèvent toute possibilité de donner un sens. C'est le cas de l'intellec-



Guy Godin et André Lachapelle, un regard vers le passé.

uelle directrice de la revue. Le portrait est exagéré, déplaisant. Il y avait trop de "flash-

back" dans le roman. Il aurait fallu accepter d'en éliminer beaucoup pour en garder quelques-uns qui auraient suffi à donner un sens au film. Car il y a une histoire, mais elle ne tient à rien, à des moments isolés, gratuits, dont on ne saisit même pas l'extérieur.

C'est la structure même du film qu'il faut critiquer; le découpage et le montage ont tronqué l'histoire, ont brisé toute cohérence, toute suite. Il ne faudrait pas trop insister sur les erreurs techniques. Mais on ne peut s'empêcher de noter les erreurs de raccords (la barbe de Léo et sa chemise). Elles sont nombreuses, et à ce point, il nous est impossible de les considérer comme des détails.

Le jeu des personnages est bon, quoiqu'il tienne plus du télé-théâtre que du cinéma. Guy Godin et Roland D'Amour se distinguent. Ce qui sonne faux en leur jeu vient plus des

situations dépourvues de sens qu'on leur impose que de leur rendement. La musique de François Cousineau est très bonne et les images de Jean Roy aussi.

On ne demande pas que Patry rende littéralement le roman de Jasmin, pas plus qu'on ne discute de la valeur de ce roman, mais ici la "trahison" est trop évidente. Jasmin en a-t-il été conscient? Du roman, il ne reste que les faits : les meurtres, la course, et les multiples situations fortuites. *La Corde au Cou*, c'était plus que cela. La bonne volonté de Coopératio a échoué encore une fois. Dommage pour le cinéma canadien. La bonne volonté ne suffit pas. De même qu'il ne suffit pas de prendre un roman pour bâtir un scénario. C'est à désespérer des deux prochaines productions de Coopératio. Leur cinéma reste adollescent.

Marie Claire LANCTOT



Voici les PLAYBOYS à cachet villageois. En suède. Beige mastic, gris, bleu passé. De styles disponibles "POUR LUI" — \$8.95, "POUR ELLE" — \$7.95

Vous donnez le ton quand vous portez les PLAYBOYS

Les observateurs de chaussures voient plus de PLAYBOYS que tout autre. Pour quelle raison? Le cachet villageois est fameux maintenant et les PLAYBOYS le possèdent!

Élégantes! Légères! Les empeignes de choix ont une meilleure apparence plus longtemps. Avec semelles de crêpe plantation et cambrillons en acier.

Demandez donc les PLAYBOYS à votre marchand de chaussures



PLAYBOYS BY HEWETSON

Une division de Shoe Corporation of Canada Limited

Réal Benoit à l'université

"Entretiens avec nos écrivains" nous présentait la semaine dernière Réal Benoit. Avec une voix timide, il nous a révélé ses quarante-neuf années d'aventure qui l'ont mené au Brésil, aux Antilles (où il a tourné un film). De journaliste au Soleil et à La Presse, le goût d'écrire lui prit et il publia, il y a deux ans, *Quelqu'un pour m'écouter*.

Réal Benoit ne s'est pas révoqué, dans son entretien, en parlant de ses oeuvres, mais de ses goûts. Il aime bien Apollinaire, Aragon; les Russes

tels que Gogol et Tchekov. Mais, comme il nous l'a avoué, l'auteur qu'il préfère est Blaise Cendrars, poète du monde et de l'aventure dont il nous parle longuement et avec enthousiasme.

Ne se définissant pas comme philosophe, Réal Benoit n'a pu résister à la tentation de citer une phrase de Camus qui l'a profondément marqué à l'occasion de la mort tragique de son enfant. "Si Dieu existait, il ne permettrait pas la mort des enfants".

F. H.

De 9 à 5 ou de 5 à 9

Pour une troisième année consécutive, Marcel Dubé nous est revenu avec son télé-roman **De 9 à 5**. Trois ans, c'est beaucoup pour un auteur. A-t-il réussi à soutenir l'épreuve du temps qui émousse l'intérêt du départ ? Y a-t-il encore un feu sacré qui brûle quelque part dans l'oeuvre et qui force l'enthousiasme ? Est-ce le début de la fin pour ce télé-roman ?

Le télé-roman, par sa nature, pose un défi à son auteur. Au début, il lui faut trouver un sujet qui se prête à un long développement sans tomber dans le récit d'aventures. Dubé lui-même n'a pas su contourner la difficulté avec son premier essai **La côte de sable** où l'intrigue trop ténue s'étirait d'émission en émission. L'écueil était évité avec le sujet de **De 9 à 5**. L'histoire des employés d'un bureau d'une maison d'affaires est susceptible de multiples traitements et peut offrir plusieurs facettes propres à des développements subséquents.

Une fois le thème général trouvé, il faut le développer, pendant une année d'abord, puis deux, trois... Et ce n'est pas facile. Il faut surtout éviter la répétition, le piétinement. On part avec des personnages qu'on engage dans une voie assez définie, dans un moule assez précis. Les personnages évoluent, se transforment suivant la ligne de conduite adoptée. Ils atteignent un sommet; leur développement est achevé. C'est là que le danger guette l'auteur. Ou son personnage refait le même chemin dans une intrigue différente suivant l'imagination plus ou moins fertile de l'auteur à créer des situations nouvelles et intéressantes, et c'est la répétition. Ou son personnage tente de se maintenir à son niveau de tension extrême, ce qui est difficile sinon impossible, et c'est le piétinement. Reste la solution d'inventer sans cesse de nouveaux personnages, comme c'est le cas pour Claude-Henri Grignon. Cette solution n'est pas à rejeter a priori et Dubé lui-même y a recours pour son télé-roman.

En définitive, le problème que présente le télé-roman est le même qui se pose à tout créateur, la nécessité de se renouveler. Il est peut-être plus aigu ici en ce sens que l'auteur s'est engagé, par contrat, à produire un nombre déterminé de textes.

Marcel Dubé a eu à affronter le même problème, surtout qu'il en est rendu à sa troisième saison avec le même télé-roman. A-t-il résolu la question ? Comment s'y est-il pris ? Où en est l'émission **De 9 à 5** ?

Déjà vers la fin de l'année dernière, on a senti que le programme arrivait à un tournant de son évolution et que l'auteur cherchait de nouveaux horizons. La chose s'est poursuivie au début de cette année. Dubé fait des tentatives de renouvellement; il tâte de nouveaux terrains; il exploite des situations neuves.

Au début, toute l'action était centrée sur le bureau. Le bureau était le point de convergence de tous les problèmes. Tout partait du bureau et tout y retournait. Tout se faisait en fonction du travail. Si on sortait de ce milieu, c'était pour mieux le connaître. Pour l'approfondir davantage. Ainsi les déboires matrimoniaux de Manuel (Benoît Girard) et de sa femme (Monique Joly) nous permettaient de mieux saisir l'attitude de ce commis au bureau. Même chose pour les démêlés sentimentaux de Gloria (Louise Marleau), de Richard (Hubert Loiselle), de Hugues (François Tassé) et de Danielle (Nathalie Naubert). La même raison peut aussi justifier les rapports extra-professionnels de Virginie (Denise Pelletier) et de son patron (Jean Duceppe). Le bureau polarisait toutes les situations. Et les scènes qui avaient pour cadre le milieu de travail étaient nombreuses. Le titre **De 9 à 5** se justifiait pleinement.

Mais après avoir fait le tour de ses personnages, Dubé a senti le besoin de sortir du bureau. Il a commencé par l'aventure policière de Hugues et de Carbone (Hervé Brous-



Monique Joly et Benoît Girard, les époux désillusionnés.

seau) qui n'avait rien à faire avec l'intrigue générale.

Il a continué en nous présentant les problèmes des enfants de Françoise (Huguette Oigny) et de leurs amis. Il nous a parlé des épouses de Pigeon et Boisvert (Andrée Lachapelle et Marjolaine Hébert). A mon avis, ces deux tentatives furent les plus faibles de toutes celles essayées par Marcel Dubé.

Puis il a commencé la saison en nous présentant la famille de Gloria et il s'est longuement étendu sur les amours de Gloria et de Richard.

Tout ceci, comme on peut le constater, n'a rien à voir avec le bureau. Celui-ci était devenu un simple lieu de rassemblement, un point central d'où les personnages partaient pour aller vivre des aventures sans rapport avec le noeud de l'intrigue. Tout se passait en dehors des heures de travail, soit de 5 à 9.

Mais depuis deux à trois semaines, l'auteur a amorcé un nouveau tournant qui semble recentrer l'action autour du bureau. Il revient à Jean Duceppe (Charles Boisvert). Il relance son intrigue, et cette fois, la voie me semble bonne. On peut s'attendre à d'excellentes émissions.

Le problème que se pose Jean Duceppe quant au développement de son entreprise est le même, sur un autre plan, qui préoccupe l'auteur quant au déroulement de son télé-roman. Présentement nous sommes entre le bureau et la maison, entre les problèmes centrés sur le bureau et ceux qui occupent la vie extra-professionnelle. Il est 5 heures. On vient de quitter le travail et on n'est pas encore de retour à la maison. Nous sommes à la croisée de deux voies. De 9 à 5 ou de 5 à 9 ? Il semble que Marcel Dubé ait opté — et son choix est bon — pour de 9 à 5.

Michel MONETTE

TOUS LES SOIRS 9 h
Relâche lundi

expression
65



danse
moderne
CHORÉGRAPHIE: Jeanne Renaud
ARTS
PLASTIQUES: Lise Gervais, Fernand Leduc, Françoise Sullivan
MUSIQUE: Serge Garant, Schönbach, Stockhausen, Gilles Tremblay

LE THEATRE DE LA
PLACE VILLE MARIE

RÉSERVATIONS: 861-6665

CLAUDE JASMIN NOUS ÉCRIT...

... et nous lui répondons ...

Monsieur le directeur,

L'an dernier, vous aviez monté un canular fort divertissant en copiant le "cahier" du journal auquel je collabore chaque samedi. Certains confrères riaient un peu jeune mais je vous assure que cette "parodie" m'avait bien amusé. Abonné au "Quartier Latin", j'ai reçu deux fois votre "cahier arts et lettres". J'y trouve une chronique "Bas les pontifes", pas signé comme la "Page deux" de La Presse, où l'on s'en donne à coeur joie... parfois! Mais je me pose des questions: pourquoi s'acharner sur le "cahier" ou du moins, sur ment plus pontifiants, non? Voulez-vous des noms? Savez-vous que ce cahier "unique" chez nos grands journaux "commerciaux" pourrait disparaître bientôt? Il en est question. Etes-vous certain d'aider la cause de la "promotion" des arts et des lettres en y ajoutant votre grain de sel assez gratuitement parfois.

J'en veux pour exemple à votre dernière "pointe" sèche. Vous me reprochez d'abord un titre, il faut savoir que les auteurs de chroniques ne décident pas toujours du titre. Celui-là n'était pas de moi. Vous me reprochez un ton, qui me semble ni trop vulgaire, ni trop pédant ou sophistiqué, et puis quoi encore... bref, j'ai signé un article sur les "Concours artistiques du Québec" où j'ai taché de circonscrire ses limites et son inutilité. Vous n'y relevez rien.

Critiquer, dénoncer, contrecarrer, allez-y mais, diable, soyez concret, positif et féroce sur le fond. Laissez un peu la forme, les tics et je ne sais plus trop quoi. Je ne suis pas sans défaut, c'est certain. Il faut trouver mieux.

En fait, non, le principal reproche à faire est celui-ci: vous n'êtes pas assez drôle pour ce genre de "texticulet". Vous adoptez un ton sérieux, grave même et alors vous reprochez des vétilles, voilà où le bât blesse! Je vous invite donc (Max Chartrand) à avoir plus d'esprit ou bien à vraiment mieux attaquer le "pontife précoce" que je suis devenu, grâce à vos soins et à votre ATTENTION suivie. On m'a dit: "jalousie, mesquine envie, admiration un peu basse". Non, j'ose croire que je fais des erreurs et je veux bien qu'on me les montre pour m'améliorer!

Avant de vous saluer et par affection (croyez-le bien) je ne me retiens pas de vous résumer des opinions sur votre "cahier": mise en page claire, simple et efficace. Un peu conventionnel hélas! Votre page des "piquessiettes", c'est excellent et pratique; les textes un peu longs. Vos entrevues sont bien faites pour des journalistes amateurs et pourraient servir d'exemple à plusieurs "professionnels" so-

porifiques de certains hebdomadaires. Musique: articles scolaires souvent, le compte-rendu fait "devoir d'élève en musique". Les appréciations et les critiques sont mesurées, enveloppées d'une rhétorique un peu "pompière", un peu pontifiante, tiens! Côté théâtre: même reproche, le ton académique. (Sauf "Tartuffe" par Marie-Claire Lantot). Michel Monette analyse bien la pièce de F. Loranger cependant.

Enfin, votre chronique de "disques", votre page "Notre choix", c'est du journalisme intelligent dans la manière américaine ou "Express". Les étudiants aussi sont des gens pressés comme tout le monde. Enfin, la première page pour "descendre" un Sagan (La Chamade), c'est bizarre. Il y a tant à dire et à faire en page "I". L'article est bien fait, remarquez. En somme: plus d'audace, vous êtes jeunes et libres.

Profitez-en mieux. Saluts amicaux:

Claude JASMIN.

N.D.L.R.

La lettre de M. Jasmin nous fait grand plaisir. Nous tenons cependant à préciser certaines choses.



"Je ne suis pas sans défaut, c'est certain. Il faut trouver mieux..."

La chronique "Bas les pontifes", il n'y a pas d'illusion à se faire, est presque toujours "négative", et le restera. Son but est de relever les "égarements" de notre critique dite professionnelle. Que M. Jasmin dise qu'on nuit, par là, à l'avancement des arts et des lettres, qu'on nous rende un tantinet responsable (voyons!) de la chute probable du Supplément de La Presse, tout cela est injuste. Nous "écorchons" la critique, parce que nous sommes exigeants envers elle. C'est parce que La Presse est la seule à surveiller de très près la vie intellectuelle de notre milieu, que nous sommes

en droit d'attendre beaucoup d'elle. Nous croyons sincèrement que cette exigence, ce négativisme de surface, aide "La cause des arts et des lettres. Une critique jamais mise en question peut tout se permettre. Aiderions-nous vraiment "la cause" en lui laissant dire tout ce qui lui passe par la tête, en ne la contestant jamais.

Il ne faut pas oublier non plus que nous avons déjà apprécié dans notre chronique "piranhaïenne" deux textes de Jean Basile, et que cette semaine nous faisons un éloge du dernier supplément littéraire du Devoir... D. St-A.



Lundi soir, 8 novembre, à la Grande Salle de la Place des Arts, le pianiste soviétique Nikolai Petrov.

VIENNENT DE PARAÎTRE

Pierre Sévigny, *Le grand jeu de la politique*; Montréal, Editions du Jour, 1965, 347 p. Cet ouvrage tant attendu a, paraît-il, fait fureur au Canada anglais (il a d'abord été publié en anglais). Je doute qu'il ait le même succès chez nous. Malgré ses prétentions, M. Sévigny n'a pas joué un très grand rôle dans le gouvernement Diefenbaker et sa petite vie, soyons franc, n'intéresse personne. Il n'y avait pas de quoi se taper un ouvrage de 350 pages. Les imbéciles parlent toujours trop, c'est connu.

Jean Guy Saint-Martin et Georges Dragon, *Maître de notre destin par la coopération*; Montréal, Presses de l'UQEQ, 1965, 172 p. Ambiguïté du titre: le destin de qui? De l'UQEQ? Du Québec? Bonne présentation (très semblable à celle des ouvrages publiés aux Editions de Minuit). Sera très utile aux responsables des coopératives étudiantes et aux étudiants qui veulent comprendre comment fonctionne leur coopérative.

L'A.G.E.L., *L'Université Laval démasquée*; Montréal, Editions du Jour, 1965, 100 p. Pour une réforme de structures à l'Université Laval. Texte intégral du "Mémoire de l'Association des Etudiants de l'Université Laval au conseil d'administration de l'Université Laval et au gouvernement de la province de Québec". Un document important.

En collaboration, *L'avenir du fédéralisme canadien* (The future of Canadian Federalism); Montréal-Toronto, Les Presses de l'U. de M. et la University of Toronto Press, 1965, 188 p. Colloque de l'Association canadienne des professeurs de Droit. Deux textes en français dont l'un, très intéressant, du professeur Jacques-Yvan Marin. A noter: la communication de M. Elliot-Trudeau est en anglais (et truffée de mots français, à la façon du Time et du détestable Laurier L. Lapierre). Malgré cela: un ouvrage à lire, parce qu'il est la synthèse de tout ce qui s'est dit de "légaliste" sur le fédéralisme canadien.

En collaboration, *L'utilisation des ressources humaines*; Montréal, Editions du Jour, 1965, 135 p. Travaux présentés à la douzième conférence annuelle de l'Institut Canadien des Affaires publiques et compte-rendu des discussions. A lire.

Pierre Dagenais, *Coups de gueule, I: Berdeaux, seue à cochons*; Montréal, Editions des Coups de gueule enr.g., 1965, 53 p. Un bon témoignage (et même: on a déjà vu mieux), mais certes pas un pamphlet. C'est trop faible. Ça traîne. On ne bâtit pas un pamphlet en citant des journaux et en s'excusant à toutes les dix pages. Et puis comme sujet, c'est pas neuf neuf. Espérons que les autres pamphlets seront plus durs.

Robert Rumilly, *Quel monde!*; Montréal, Editions Actuelle, 1965, 95 p. Le testament d'un sinistre vieillard que le ridicule n'a pas encore tué. A lire, pour savoir ce que les mouvements de gauche ont réalisé depuis quelques années.

NOTRE CHOIX



Une précieuse qui n'est pas tout nue, au Grand Salon du Centre Social.

musique

● **Commençant samedi, à la Grande Salle, le Ballet National du Canada. Jusqu'au 14.**

... la troupe rivale des Grands Ballets canadiens; les deux sont d'égale valeur, même si la troupe montréalaise a un peu plus de prestige que sa rivale de Toronto...

● **Lundi soir, 8 novembre, à Place des Arts, le pianiste soviétique Nicolai Petrov.**

... Nicolai Petrov fut parmi les quatre pianistes soviétiques envoyés au Concours International en l'honneur de Van Cliburn (aux U.S.A.). A ce concours, Petrov fut honoré d'un second prix et nommé lauréat...

● **Mercredi, 10 novembre, à la Salle Claude-Champagne, Dominique Merlet, pianiste.**

● **Et dès lundi, à la Comédie-Canadienne, Jacques Brel. Jusqu'au 21.**

... un répertoire parsemé de postillons traditionnels...

théâtre

● **Au Grand Salon du Centre social, le Nouveau Théâtre Universitaire présente "Les précieuses ridicules" de Molière et "Mais n'te promène donc pas toute nue" de Feydeau. Jusqu'au 7 novembre, à 8.30 h.; \$1.25.**

... et dire qu'avec la carte de l'AGEUM on n'obtient rien de plus qu'un semblant de strip-tease...

● **On présente encore au Théâtre de la Place, les horribles "Canapés" avec des textes de Jacques Ferron et André Ricard.**

● **L'adorable "Fleur de Cactus" continue de piquer les consciences pures des spectatrices du Stella. Avec Pierre Thériault et Janine Sutto.**

... joli, plaisant, un tantinet moralisant, mais toujours agréable à voir...

● **Les Saltimbanques continuent d'assouvir les assoiffés avec leurs "Nourrices" de Romain Weingarten. Mise en scène de Rodrig Mathieu.**

... ronde, appétissante, "allons voir si le vin est bon"...

● **Le tandem Molière-Gascon, au théâtre Orphéum, continue de diriger (avec permission du Ministère de l'Éducation), L'École des femmes.**

... une Louise Marleau très jolie, et un Gascon toujours aussi classique. On revient de l'Angleterre, on en garde les airs...

● **Depuis hier soir et jusqu'au premier décembre, la Nouvelle Compagnie Théâtrale présente au Gesù "La Locandiera", de Goldoni, dans une mise en scène de Georges Groulx. Avec Andrée Lachapelle, Guy Provost.**

... une idée intéressante que celle de signer des contrats avec les régionales. On s'assure ainsi un public...

● **"L'effet Glapion", avec Luc Durand, Hélène Loïselle et Paul Hébert gardera l'affiche encore quelque temps à l'Egrégore.**

... surtout ne pas se fier à M. Jean Basile...

● **En attendant le texte français, "Who's afraid of Virginia Woolf?" fait toujours frémir, à 8 h., les spectateurs en hâte de sensations. A la Poudrière.**

... une morsure à gauche, une becquée à droite...

cinéma

● **Ciné Week-End... "Kwaidan"...**

... le film énerve, met les nerfs en boule, le film est long...

● **Cinéma: théâtre Impérial... "The Greatest Story Ever Told" lorsque la mythologie manque de logique, qu'en fait-on?...**

... du saucisson...

● **Dauphin... "100,000 dollars au soleil"...**

... du pognon, de la casse, des durs, et un bon film...

● **Elysée... "Le Bonheur"...**

... ou le passage du cinéma d'art au ciné-commerce par l'entremise de la chair...

● **Salle Eisenstein... "Thomas l'imposteur"...**

... une imposture de Franju qui joue les bons directeurs...

● **Festival... "Onibaba"...**

... le vilain mercantilisme d'une recherche artistique...

● **Kent... "The Collector"...**

... si celui-ci avait le "Knack", il ne se donnerait pas toute cette peine...

● **Parisien... "De l'amour"...**

... Ah, les beaux nichons que voilà...

● **Place Ville Marie... "Casanova 70"...**

... ou le mal du siècle...

● **Saint-Denis: "La corde au cou", de Pierre Patry. Troisième production de Coopératio. Première mondiale demain.**

... d'après le roman de J. Godin, Lachapelle et "flash backs"...

● **Snowden: "Ship of Fools"...**

... un tant soi peu angoissant...

● **Westmount: "Those magnificent men in their flying machines"...**

... très cher, ce cinéma étant donné...

● **Vendôme: à compter de demain: "Pas question le samedi"...**

... Robert Hirsch y interprète treize personnages...

beaux-arts

● **Au Gobelet, rue St-Laurent (nord), des photographies de David Buchanan.**

... après deux verres, tout est joli...

● **Des oeuvres récentes de Marcel Barbeau, barbouillent les murs de la Galerie du Siècle.**

... galerie du siècle dernier?...

● **Louis Belzile expose à la Galerie Libre.**

... la galerie la plus sympathique de Montréal...

● **Au Musée d'Art Contemporain, Louis Quilici et la Vie Biennale du Canada.**

... on se retourne du côté des Anglais. Sans doute pour avoir des fonds...

● **Nova Taylor à la Galerie Martin.**

... les encres de couleurs de cet artiste nous envoient...

● **Galerie Lippel. ... toujours des expositions intéressantes à cette galerie, spécialiste de l'art primitif. Sur la rue Bishop...**

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:
Daniel Saint-Aubin

REDACTEUR-EN-CHEF:
Jean Bélanger

CHRONIQUEURS:
le cinéma: Michel Beaudry
la musique: Daniel Saint-Aubin
le théâtre: Jean Bélanger
les lettres: André Bertrand
les disques: Jérôme Breton
les beaux-arts: Raymond Charland

REDACTEURS:
Henri Fricks, Marie-Claire Lanctôt, Nicole Brossard, André Casagne, Ivan Steenhout, François Hébert, Pierre-Louis Guertin, France-Marie Lupien.

PHOTOGRAPHE:
Serge Proulx

● **LE CAHIER des arts et des lettres est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.**



Raymond Lévesque et Nathalie Naubert, dans une scène de "De 9 à 5", téléroman de Marcel Dubé, télédiffusé chaque semaine sur les ondes de Radio-Canada.